

Snow Flower and the Secret Fan
Fleurs froissées

Snow Flower and the Secret Fan — Chine / États-Unis 2011, 120
minutes

Julie Demers

Numéro 274, septembre–octobre 2011

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/64910ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Demers, J. (2011). Compte rendu de [Snow Flower and the Secret Fan : fleurs froissées / *Snow Flower and the Secret Fan* — Chine / États-Unis 2011, 120 minutes]. *Séquences*, (274), 55–55.

Snow Flower and the Secret Fan

Fleurs froissées

Wayne Wang nous a habitués à un cinéma exigeant, à des films en zigzag conçus de lignes brisées et de collisions en tous genres. Porte-étendard de la culture sino-américaine depuis *Chan is Missing*, il représente sa communauté à travers des chroniques de salons privés, de parties de mah-jong et de chambres à coucher. Toujours, dilemmes culturels et identitaires orientent sa démarche; souvent, féminisme et chocs générationnels la recentrent.

Julie Demers

Mais la filmographie de Wang se distingue aussi par son côté versicolore. En vingt-neuf ans de carrière, le cinéaste s'est permis quelques digressions. Reniant à l'occasion son orientalisme afin d'obéir au souhait de sa terre d'exil, il s'est livré aux plaisirs coupables du film de filles (*Anywhere But Here*, *Maid in Manhattan*) et à ceux, encore plus délictueux, de la comédie canine (*Because of Winn-Dixie*). Joie et appréhension ont donc forcément suivi l'annonce du projet de *Snow Flower and the Secret Fan*. Enfin! s'est-on exclamé, Wang renouera avec les thèmes qui avaient fait son succès dans *The Joy Luck Club*; il se ressourcera en Chine avant le début du tournage et parviendra à redresser sa cinématographie; il pourra réaliser une fable puissante sur la solidarité féminine, située quelque part entre le Shanghai du XIX^e siècle et celui de l'ère moderne.



Un parfum féminin capiteux

Promesses formulées, mais promesses bafouées. Car le bouquet qu'offre Wang dans cette pénible succession d'images mielleuses, se compose de fleurs froissées. Ses scènes les plus agréables évoquent au mieux celles de films précédents, comme s'il ne restait plus aujourd'hui à Wang, pour se faire apprécier, que la solution du clin d'œil; comme si les réflexions qu'il avait entamées sur le féminisme voilà plus de vingt ans n'avaient aucun égal; comme si, enfin, il suffisait de confier les rôles principaux à deux femmes pour ressaisir adéquatement le passé et accomplir un acte politique.

Il y a une erreur à éviter devant les œuvres de Wayne Wang. L'ont commise les critiques qui ont repéré en lui une figure phare de la représentation féminine américaine. Un parcours rapide de sa filmographie devrait suggérer plutôt, à vrai dire, qu'il incarne la figure des identités bousculées. Si de ses œuvres émane un parfum féminin capiteux, c'est que le deuxième sexe y est particulièrement marqué par le passage de la société traditionnelle à la société moderne — l'un des thèmes favoris du cinéaste. Or, dans *Snow Flower*, le Néo-Américain ne raconte pas l'impulsion générée par ces bouleversements comme il en a l'habitude: il dresse le portrait fixe de deux siècles distincts. Obnubilé par le passé muséal de sa terre natale, celui qui s'était fait le chantre de la métamorphose et du devenir, privilégie un regard historique et supprime toute part d'ombre. Son regard à la Kerouac se transforme alors en celui, autrement plus convenu, d'un mémorialiste. Le cinéaste se serait-il laissé prendre par la poésie figée du drame historique?

Wang paraît s'ancrer dans le folklore pour remplir le vide creusé par deux époques parallèles que rien ne rapproche, sinon quelques juxtapositions superficielles, grossières ou kitch. L'utilisation allégorique des pieds, à cet égard, est éclairante. Icône puissant de la répression de la femme chinoise (on bandait jadis les pieds des fillettes pour les empêcher de croître) et image fétiche de Wang, l'amas de chaussures dans *Dim Sum* devient le baromètre du statut de la femme et de la diversité culturelle. Curieusement toutefois, dans *Snow Flower*, bien que le rituel du bandage marque le début de l'amitié entre les deux demoiselles, le symbole trouve mal son écho dans le présent. Aux images de pieds ensanglantés correspondent bêtement celles de talons hauts. La comparaison, à l'instar de l'ensemble du film, convainc peu.

Dans ce contexte où tout est donné mais où rien n'est véritablement dit, la reconstitution s'avère salutaire: paysages légendaires, costumes et décors somptueux font oublier un instant la mièvrerie de la trame narrative. À défaut d'émettre des idées claires, le dernier Wang a donc le mérite d'avoir charmé le regard. Aussi permet-il malgré lui, par son caractère «fleur bleue», de faire la démonstration des dangers de l'adaptation d'un livre à succès par les productions chinoises. Bien difficile pour un artiste habitué à la liberté de devoir soudain y renoncer. À quand au juste un retour aux États-Unis?

■ Chine / États-Unis 2011, 120 minutes — Réal. : Wayne Wang — Scén. : Angela Workman, Ronald Bass, Michael Ray — Images : Richard Wong — Mont. : Deirdre Slevin — Mus. : Rachel Portman — Son : Rusty Dunn — Dir. art. : Molly Page — Int. : Bingbing Li (Nina/Lily), Gianna Jun (Sophia/Snow Flower) — Prod. : Wendi Murdoch, Florence Sloan — Dist. : Fox.